

Le Voyage en Orient (1835): Poésie, philosophie, Histoire

Nicolas Courtinat

Université de Clermont-Ferrand

"Si je peux amasser seulement cent louis, j'irai en Grèce et à Jérusalem avec un bourdon et un sac et en mangeant du pain", avait écrit Lamartine à Virieu en 1818. En juin 1832, le rêve du poète peut enfin devenir réalité. Plus rien ne le retient en France : Sa belle-mère, qui était l'un des grands obstacles à son voyage, est morte depuis plus d'un an. Il vient d'essuyer deux séries de défaites électorales, en juillet 1831, à Bergues, Toulon et Mâcon, et en juin 1832, à Cluny. Il manifeste plus que jamais le désir de respirer un autre air, d'élargir ses horizons, de prendre ses distances vis-à-vis des turbulences de la vie politique. Le 10 juillet, le poète s'embarque à Marseille sur "un brick de deux cent cinquante tonneaux", *l'Alceste*, à destination de l'Orient. A ses côtés prennent place son épouse, Marianne, sa fille Julia, âgée de dix ans, dix hommes d'équipage, ainsi que trois de ses fidèles amis, Ferdinand de Capmas, Amédée de Parseval, et le docteur de La Royère.

Lamartine a exposé à plusieurs reprises les buts de son voyage. Assoiffé d'espace, de dépaysement, il veut faire provision d'"images" et de "couleurs" dans une partie du monde où, écrit-il, les "rivages" sont "plus sonores" et "plus éclatants" qu'en Europe. Nul doute que la découverte de l'Orient insufflerait comme une nouvelle énergie créatrice à son œuvre future. Il souhaite aussi, dans ces pays qui sont à la source même des civilisations, des religions, méditer sur l'Histoire, la succession des âges, les "phases de l'esprit humain". Mais son rêve le plus cher est de toucher des mains le pays de la Bible, de "visiter ces montagnes où Dieu descendait", de parcourir les lieux où vécurent Noé, Job, Sarah et Tobie, les Patriarches, les Prophètes dont les récits bercèrent son enfance, et, bien sûr, le Christ. Depuis près de dix ans, Lamartine médite une "vaste épopée" en plusieurs tableaux, ces fameuses *Visions* qui resteront à jamais inachevées. Plusieurs scènes doivent se dérouler en Orient. Le poète veut donc "voir avant de peindre", prendre directement connaissance des lieux où doit se réincarner l'ange Eloïm, le héros de son futur grand œuvre.

D'emblée, on est frappé par l'aspect incertain, voire chaotique de ce voyage: Le bonheur, la joie, l'émerveillement s'y mêlent aux déceptions, aux doutes, aux malheurs, dans une sorte de clair-obscur, d'ambiguïté permanente.

Parti de Marseille le 10 juillet 1832, le brick du poète, après avoir fait escale à Malte, parvient en Grèce le 8 août. La déception est totale : Le pays, déjà ravagé par la récente guerre d'indépendance, est dans une situation d'anarchie complète. Après Rhodes et Chypre, Lamartine arrive à Beyrouth le 6 septembre. Le pays le séduit par sa nature enchanteuse, ses paysages d'eaux et de montagnes, ses villages. Il rend visite à Lady Stanhope, la "châtelaine du Liban", à Djoun, ainsi qu'à l'émir Beschir, chef d'un petit Etat druzo-maronite niché au cœur des montagnes libanaises. En octobre, il part pour la Terre Sainte. Mais si le Mont Thabor, le Jourdain, Tibériade, Kaïpha, Jaffa, parlent à sa sensibilité poétique et à son âme religieuse, le pèlerinage à Jérusalem est un cuisant échec: Contraint de visiter au pas de course une ville envahie par la peste, il ne reçoit pas, au Saint-Sépulcre, l'illumination qu'il attendait. Une tragédie vient assombrir ce parcours en demi-teinte : Le 7 décembre 1832, sa fille Julia, dont la santé s'était détériorée au cours des derniers mois, succombe d'un accès de tuberculose. Lamartine est au désespoir, et ne repartira que quatre mois plus tard.

En mars 1833, il visite les célèbres ruines de Baalbek, puis Damas, ville farouche et guerrière. Après un retour à Beyrouth, il s'embarque pour Rhodes, Smyrne, puis Constantinople, où il séjourne deux mois. Il se montre sensible aux beautés de la capitale de l'Empire ottoman, à son architecture, à ses palais, à ses mosquées, à ses jardins. Il en profite pour s'introduire dans les allées du pouvoir. Mais le retour vers l'Europe est lamentable : Après Andrinople et Philippopoli, Lamartine manque de mourir d'une pleurésie à Yenikeui, en Bulgarie. Après avoir traversé la Serbie, Belgrade, Vienne, Stuttgart, Strasbourg, il arrive à Mâcon le 18 octobre 1833. Il va alors chercher le corps de Julia à Marseille avant de le déposer dans la chapelle funéraire de Saint-Point.

Lamartine ne souhaite pas publier ses souvenirs de voyage. Mais les soucis d'argent le pressent. Son voyage a coûté environ cent mille francs, ce qui correspond au double des sommes dépensées par Chateaubriand pour son "itinéraire". L'accroissement de ses domaines, ses nombreux séjours parisiens –il a finalement été élu député de Bergues en janvier 1833, et l'a appris pendant son voyage– l'obligent à reprendre les notes qu'il a consignées au jour le jour, à les remanier, puis à les vendre à Charles Gosselin, avec lequel il a signé, le 1^{er} janvier 1834, un contrat de dix ans. La rédaction s'effectue à la va-vite, entre novembre et décembre 1833, puis de fin juillet à septembre 1834, dans un climat peu propice à l'élaboration d'une œuvre littéraire digne de ce nom. Le résultat l'épouvante. Dans une lettre à Virieu datée du 27

janvier 1835, il n'hésite point à flétrir son *Voyage en Orient* comme de "misérables notes intimes et paysagistes": "C'est abominable. J'en ai honte, je voudrais les racheter", ajoute-t-il, gêné. Dès l'"Avertissement" de l'ouvrage d'ailleurs, le lecteur se voit poliment invité à "fermer" les "notes" qu'il a sous les yeux "avant de les avoir parcourues, s'il y cherche autre chose que les plus fugitives et les plus superficielles impressions d'un voyageur qui marche sans s'arrêter".

La critique, elle aussi, se déchaîne contre l'ouvrage : Pour Gustave Planche, il ne s'agit là que d'une "suite monotone de superlatifs qui s'égorgent en se succédant", et dans laquelle "la même formule d'admiration et d'extase embrasse tous les spectacles". *L'ami de la religion* du 1^{er} juillet 1835 stigmatise la "prose creuse" de Lamartine, semblable "à une harpe éolienne dont les vibrations mourantes, sans règles et sans pensée, fatiguent bientôt à entendre". Un siècle plus tard, même un admirateur de Lamartine aussi convaincu qu'Henri Guillemin ne se montrera guère plus indulgent : "Déplorable *Voyage en Orient*!" s'exclamera-t-il dans un article de la *Revue des Deux-Mondes* de 1937, après avoir, preuves à l'appui, surpris notre "barde-voyageur" en flagrant délit de mensonge et de mystification. Il n'est donc guère surprenant que, dans le vaste champ de production littéraire que constituent les "récits de voyages en Orient" au XIX^e siècle, le *Voyage* de Lamartine reste une œuvre méconnue et peu explorée en comparaison des célèbres *Itinéraire* ou *Voyage en Orient* de Chateaubriand ou de Nerval, périodiquement réédités, largement lus, diffusés et commentés.

L'ouvrage, avouons-le, déconcerte. On a souligné ses contradictions, ses erreurs manifestes, ses mensonges. Les dates, par exemple, ont souvent fait sourire : Pourquoi Lamartine a-t-il daté le début de son voyage de mai 1832, alors que nous savons qu'il n'a pas quitté la France avant le mois de juillet? Mais c'est surtout la multiplication des textes extérieurs qui embarrasse le lecteur. Car le *Voyage* est une véritable suite à plusieurs voix : En sus d'un long passage rédigé par Marianne, son épouse, des pans entiers de l'œuvre n'ont pas été directement écrits par Lamartine: A la fin du deuxième tome figurent des extraits du *Poème d'Antar*, *Poésie nationale de l'Arabe errant*, suivis de *Fragments de poésie arabe*. Le quatrième et dernier tome se trouve presque intégralement dévolu à la traduction, "en langue franque", du long *Récit du séjour de Fatalla Sayeghir chez les Arabes errants du grand désert*, elle-même suivie de *Maouals* ou *Romances vulgaires des Arabes modernes*, puisées dans les *Mélanges de Littérature orientale et française* d'un érudit d'origine arabe et syrienne, Joseph Agoub, dont Lamartine fit la connaissance lors de son passage à Marseille en juin 1832. Texte hybride, problématique, le *Voyage* s'apparente donc à un montage de textes hétéroclites, plaqués au récit pour accroître coûte que coûte le volume de l'ouvrage et le vendre au meilleur prix possible.

On aurait tort, cependant, de dédaigner ce texte qui, s'il n'est pas, loin de là, un chef-d'œuvre, mérite plus que les sarcasmes des critiques. A sa manière, il fait date dans l'immense corpus formé par les récits de voyage en Orient au XIX^e siècle, et a sa place aux côtés de Chateaubriand, Nerval ou Gautier. Il constitue aussi, dans l'itinéraire intellectuel, politique, et personnel de Lamartine, un véritable tournant. Mais son principal intérêt est de nous convier, au-delà du périple oriental lui-même, à trois voyages, trois odyssées, trois aventures à la fois parallèles et complémentaires.

Le *Voyage en Orient* se donne à lire d'abord comme un voyage au pays des images. En effet, ce que l'on considère à juste titre comme la première œuvre en prose de réelle envergure composée par Lamartine est en réalité un vaste poème en prose, souvent proche du rêve éveillé. L'espace y est perçu comme une source infinie d'évocations poétiques. Dès les premières pages, le voyageur se laisse gagner par la puissance des flots marins, la violence tournoyante des tempêtes. Au Liban, c'est surtout le mystère des gouffres qui retient son attention. Plus généralement, Lamartine fait de son périple oriental un voyage solaire: Les images d'ascension, à travers lesquelles le décor se trouve comme aspiré vers le haut, voisinent avec une poésie de la lumière, qui fait de l'Orient le lieu du flamboiement. C'est en Orient aussi que semble s'accomplir le rêve d'une nature artiste, dans laquelle chaque élément contribue à l'harmonie de l'ensemble. Le peuple oriental participe largement au rêve: En dehors de son charme "exotique", il incarne pour Lamartine l'humanité telle qu'elle était à ses origines, douce, laborieuse, intimement liée à la nature et à son Créateur. Certes, cet univers idyllique a aussi ses zones d'ombre. Parfois l'enchantement fait place à une vision en creux, au cours de laquelle l'Orient perd son *aura* poétique. Mais, à y regarder de près, ce dernier reste le véritable miroir de Dieu, un reflet de sa générosité et de sa magnificence.

Mais le *Voyage* nous conduit également au cœur même de l'Histoire, son constant référent. Histoire ancienne, d'abord: De Malte à Beyrouth, d'Athènes à Constantinople, Lamartine ressuscite l'Orient des batailles et des conquêtes, l'Orient des philosophies et des sagesses, mais aussi l'Orient des Littératures: Les "Fragments" du *Poème d'Antar* retranscrits à la fin du deuxième tome nous content les débuts d'une Civilisation prestigieuse, celle des premiers temps de l'Islam, à travers les exploits de l'un de ses plus fameux héros. Histoire contemporaine, surtout: On voit Lamartine prendre ses distances avec la monarchie bourbonnienne, tout en avouant sa méfiance à l'égard du nouveau régime de Juillet. Il entretient ses lecteurs des problèmes politiques et sociaux de la France de 1835. Plus encore, il se fait le témoin de la décrépitude de l'Empire ottoman, dont il analyse les causes, tant politiques que religieuses. Une philosophie de l'Histoire s'élabore peu à peu sous nos yeux: Pour Lamartine, l'aventure humaine se confond avec la quête de Dieu.

C'est Lui seul qui, de toute éternité, subsiste. Il faut donc réconcilier religion et politique : Seule "l'application du Verbe divin", l'introduction, dans nos pratiques politiques, des principes évangéliques, peuvent mettre fin aux dislocations des sociétés. Parallèlement, l'Europe doit profiter de l'immense vide laissé par l'effondrement de l'Empire ottoman pour s'y implanter – tout en respectant l'identité et la liberté des peuples –, et régénérer ainsi l'Orient.

Le voyage lamartinien est enfin un voyage intérieur, une plongée dans les abîmes du moi. La figure maternelle se voit constamment invoquée, ressuscitée, incantée. La mort de Julia, surtout, est une rupture essentielle dans la vie de Lamartine, désormais privé de descendance directe. Le *Voyage* nous raconte un véritable drame de la paternité, avec ses espoirs, ses inquiétudes, jusqu'à la catastrophe finale. Fille-fleur, oiseau sacrifié, intimement liée à la nature et aux forces cosmiques, Julia donne naissance, par les jeux de la mémoire et de l'imagination, à une poésie de l'enfance et du deuil. Au cœur de ce voyage dans l'intimité même de l'être, on trouve l'angoisse religieuse, incessante chez Lamartine. Le poète comptait beaucoup sur ce voyage pour ranimer une foi vacillante. Mais, après le décès de Julia, comment ne pas se révolter contre la cruauté d'un Dieu qui laisse mourir les enfants ? Or, à l'instar des paysages d'Orient, irrésistiblement attirés vers le haut, de l'Histoire, essentiellement conçue comme progrès, maturation, comme l'ange Eloïm lui-même, finalement racheté et rédimé, Lamartine trouve, dans ses rapports avec Dieu, l'occasion d'un dépassement, d'une renaissance. Il prône dans son *Voyage* une nouvelle "philosophie religieuse", une purification, une décantation du Christianisme traditionnel. Ce dernier doit se débarrasser de ses superstitions, de ses "ombres", de ses "emblèmes", pour retrouver le sens de la grandeur divine, partout visible dans l'Univers.

"En tout je n'aime que l'histoire, la philosophie et la haute poésie, et tout cela se tient ; c'est tout un pour l'œil intelligent", avait écrit Lamartine à Virieu le 15 février 1832. La clé du *Voyage* se trouve peut-être dans la présence et l'articulation de ces trois termes. Mais d'autres lectures sont possibles, et le *Voyage* reste une mine pour le chercheur ou l'érudit. Les lamartiniens attendent toujours une édition commentée de l'ouvrage, qui tiendrait compte des états du texte, ainsi que des ajouts effectués par Lamartine au fil des rééditions. Pour être bien compris, le *Voyage* doit être également relu dans la perspective des *Visions*, dont il reproduit, à maints égards, le schéma bipolaire, opposant chute et rédemption, déclin et renaissance. L'étude des rapports entre le récit de Lamartine et les autres "relations de voyage" romantiques ouvrirait des perspectives passionnantes. De même, comment passer sous silence ces textes mystérieux que sont le *Poème d'Antar* et le *Récit de Fatalla Sayeghir*, véritables miroirs d'une Civilisation, témoins privilégiés de cette "renaissance orientale" si bien décrite par Raymond Schwab, et à laquelle Lamartine fut mêlé ? Pour le

lecteur curieux, il reste le plaisir d'un œuvre imparfaite, certes, mais qui, dans sa quête éternelle d'un point fixe, dans sa propension à manier tout à la fois l'essai politique, la réflexion philosophique et religieuse, l'écriture poétique, la narration, la description de l'Ailleurs, est propre à séduire notre modernité littéraire.